

LA REVOLTE DES HANNETONS

MARCEL RÉJA (1)

Mercure de France, 1er mars 1928, pp. 324-340

Calomnie ou médisance ? Les entomologistes affirment que dans les idylles du hanneton la bergère se trouve souvent être un jeune berger.

Ce détail de mœurs, qui n'empêche nullement les vers blancs de pulluler, autorise certaines sectes érotiques à emprunter le nom de ce pervers coléoptère pour désigner leurs amours inter-masculines.

Les hannetons donc, rompant avec leurs habitudes bien connues de discrétion, viennent de déclencher une offensive de grand style contre l'opinion publique. Ils en ont assez d'être considérés comme des créatures monstrueuses. Ils en ont assez même de n'être pas considérés du tout, et grâce à quelques écrivains de talent ils prétendent réviser leur procès. Le coryphée de ces aimables insectes a cristallisé cet état d'âme dans un volume petit quant au format, mais formidable quant à sa signification : c'est le cri de révolte des hannetons. C'est *Corydon* par André Gide. Ne le cherchez pas en librairie. Il y a beau temps qu'il est introuvable et Gide n'est pas de ces gens qui s'appliquent à monnayer un filon scandaleux. C'est un artiste épris avant tout de sincérité.

Comme, par surcroît, en dépit de son attitude distante et quelque peu hermétique, c'est un incontestable virtuose du verbe, un écrivain rompu à toutes les adresses de la présentation et de la séduction, son œuvre était loin d'être négligeable. Des lecteurs de bonne foi, ayant dégusté consciencieusement les exposés de faits et les corollaires développés dans cet opuscule, en étaient arrivés à rougir de leurs antiques préjugés d'hétérosexuels.

Quoi ! s'intéresser à des femmes ! rechercher les tête-à-tête, voire les corps à corps avec ces créatures désuètes, alors que tant de nobles, d'irrésistibles adolescents ne demandaient qu'à leur dispenser les trésors de leur grâce, les merveilles de leurs académies ! A peine osaient-ils avouer la grossièreté de leurs instincts !... tant le *Corydon* affichait de dogmatisme tranquille et de sereine certitude.

Des gens du monde, à qui leur honneur interdit d'être les derniers à entonner le dernier cri, se disaient en hochant la tête : — « Évidemment, la mode est un peu bizarre cette année... mais enfin !... »

Et de fait, en même temps que paraissait *Corydon*, on voyait ses petits amis s'enhardir terriblement et se multiplier d'une façon folle. Loin d'être stériles comme on croyait, leurs unions apparaissent merveilleusement prolifiques : depuis qu'on leur a permis de montrer le bout de leurs antennes, les hannetons envahissent délibérément la salle et mettent les pattes dans le plat... Il n'y en a plus que pour les hannetons !

Vont-ils donc supplanter définitivement les gens normaux ? Ceux-ci seront-ils à leur tour obligés de se cacher honteusement pour satisfaire leurs appétits sexuels ? Il était fatal, il était nécessaire qu'une protestation se produisît, qu'une réaction s'amorça au nom du bon sens, au nom de la Raison, au nom des mœurs d'hier et d'avant-hier, au nom de Vénus gauloise et d'Aphrodite parisienne, au nom de l'Amour tout simplement.

Mais qui voudrait assumer ce rôle ingrat de l'homme raisonnable et réactionnaire, qui vient parler bon sens et morale à une assemblée de petites folles en ébullition et de snobs en plein délire de nouveauté ?



Ce fut François Porché que, sa conscience désigna pour cette entreprise à laquelle nous devons *l'Amour qui n'ose pas dire son nom*.

M. François Porché n'est pas un de ces poètes dont la voix harmonieuse se grise de ses propres sonorités et qui ne parle que pour émettre des mots vides de signification. Il a un solide bon sens, une dialectique vigoureuse et une notion très ferme de la réalité, notion qu'il ne craint pas d'étayer, le cas échéant, d'érudition historique, littéraire, voire scientifique.

Mais comment lutter contre la pieuvre uraniste ? En poète, en homme ouvert et cultivé. Il se rend compte qu'il faut avant tout dissiper l'atmosphère trouble qui est si favorable à la progression du monstre, démolir la forteresse de sophismes et de paralogismes dont il s'enorgueillit si follement, ramener chacun à la notion de ses devoirs et de ses droits en matière de pratique sexuelle.

Pour cela, il était nécessaire de nous donner une vue d'ensemble de la question aussi objective que possible, et c'est à quoi l'auteur s'efforce en débordant le cadre strictement littéraire qu'il s'était d'abord imposé.

Et ce n'est pas un des moindres mérites de son ouvrage qu'il reste loyalement fidèle à sa déclaration liminaire, d'impartialité. Bien que champion d'une certaine morale outragée, il n'hésite pas, à exposer les faits tels qu'ils lui apparaissent, dût leur constatation constituer à la fin, du compte un élément plutôt gênant. Il ne cherche pas à éluder les difficultés.

Car cette question qui paraît si simple aux esprits simplistes, à l'homme de la rue qui d'un cœur allègre déverse son mépris sous la forme d'une injure rituelle, cette question est en réalité très, compliquée... terriblement compliquée... et l'œuvre de François Porché lui-même, n'est pas sans donner prise à la critique.

Un fait bien avéré tout d'abord, c'est la réprobation vigoureuse, générale, que provoquait chez nous hier encore tout commerce d'homosexualité.

Les individus monstrueux se cachaient avec le plus grand soin, tels des malfaiteurs de droit commun, et celui d'entre eux qui était convaincu de mœurs « contre nature » était sans autre forme de procès mis au ban de la société, voué à l'exécration publique.

Bonne période pour la morale des « conformistes » !

Ce fut, *apparemment* ! la littérature elle-même qui vint changer tout ça... Tout à l'heure, sous nos yeux mêmes...

Comment, les romans de Marcel Proust piquant la curiosité de certains snobs, on vit peu à peu l'esprit public se montrer moins farouche, se familiariser avec ces mœurs particulières, c'est un tableau que François Porché a brossé magistralement.

Pourtant, il faut bien l'avouer. Même avant Marcel Proust, l'uranisme ne condamnait pas *toujours* son homme au mépris général. Il y a des exceptions. Précisément dans le domaine de l'art et des lettres. Et pas des personnages de dixième ordre... Verlaine, Rimbaud, Shakespeare, Michel-Ange, etc., furent soit convaincus, soit véhémentement soupçonnés. Les bergers de Virgile, qui furent les compagnons de notre enfance studieuse, n'ont seulement jamais cherché à nier leur cas.

Et cependant le cœur des artistes et des lettrés ne s'est pas pour cela détaché de ces délinquants.

M. François Porché est trop poète pour protester contre cette tolérance. Loin de lui cette idée sacrilège. Et le pauvre Lélian peut continuer en paix son sommeil de vieux faune repentí, mais tout de même impénitent, ce n'est pas un porteur de lyre qui viendra lui chercher une querelle de... garde champêtre.

Il y a donc des exceptions à notre réprobation. Comment diable allons-nous, les justifier ?

Mais de la façon la plus simple du monde. Nous consacrons tout un chapitre ému à ce développement. Et ce n'est, ma foi, pas trop ! Cela s'appelle *Dans le climat de la poésie*.

« La poésie, dit Porché, lorsqu'elle imprègne un sujet donné, transforme complètement son apparence... Elle gagne le fond des choses, de sorte qu'elle modifie le sujet dans son essence même. »

C'est parfaitement juste et excellemment dit. Mais n'est-ce pas précisément ce qui fait le tragique de la question ?

« Quelque action qu'ait commise Verlaine nous ne nous sentirions jamais le courage de le juger ni de le condamner. »

Nobles paroles auxquelles tout homme de cœur applaudira.

« Mais quand il s'agissait d'autres que lui ou bien de l'homosexualité en général, nous retrouvions notre rigorisme ».

Aie ! Aie ! le poète sent parfaitement qu'il vient de prononcer une phrase dangereuse. Il ne la renie pourtant pas. Il ne peut, pas la renier, et à ceux qui

viendront lui dire qu'une telle assertion ne tend à rien moins qu'à innocenter l'artiste de ses tares pour la seule raison qu'il, est un artiste, ils répondra tranquillement :

« Oui, si l'on généralise... mais nous ne généralisons point ! »

N'empêche que nous voilà dans une situation symétrique à celle de M. Tartuffe, lequel ne pouvait sentir les représentations picturales de certaines choses, mais avait « de l'amour pour les réalités ».

Quand je vous disais que nous étions engagés dans un sujet scabreux !



Mais il y a autre chose. Tout d'abord ce fait d'observation banale que toutes les civilisations, quelles qu'elles soient, (primitives, adultes ou faisandées) comportent des manifestations plus ou moins riches d'inversion sexuelle.

« On n'apporte aucune clarté dans le débat, affirme François Porché, lorsqu'on fait valoir cet argument que l'instinct homosexuel est de tous les pays et de toutes les époques. »

Et notre auteur, concédant gracieusement que l'impératif moral varie selon les temps et les lieux, déclare négliger tout ce côté de l'enquête et ne s'intéresser qu'à l'opinion des Grecs classiques.

A mon humble avis, il eût pourtant mieux valu serrer de plus près ce côté de la question, plutôt que de consacrer tout un chapitre aux divagations de ce psychologue pour femmes du monde qui a nom Freud et dont les théories pleines de choses fort intéressantes sont noyées dans un fatras d'insanités sans nom. Mais laissons ce Gall moderne et voyons ce qu'il faut penser de *l'amour grec*.

Car il y a un argument de l'amour grec : c'est même l'argument par excellence. Lorsqu'un homme sensé essaie de faire honte à un homosexuel de ses mœurs infâmes, l'autre se met à ricaner :

— Vraiment, mon pauvre ami, vous n'êtes pas à la page. Et l'amour grec ? qu'est-ce que vous en faites ? Les Grecs de la bonne époque, qui étaient des gens autrement cultivés que vous, autrement civilisés, autrement artistes, ces Grecs-là n'avaient pas de ces ridicules préjugés. Ils savaient, comme dit l'autre, prendre la volupté où elle se trouve. Ni Ganymède, ni Alcibiade n'ont jamais été pour eux des objets de risée ou de mépris.

Mais tous ces homosexuels n'invertissent-ils pas la vérité ? Le mieux est de se référer aux sources, de s'adresser à des auteurs qualifiés.

« Platon, avoue François Porché, a montré, en effet, une indéniable indulgence envers des mœurs que nous blâmerions aujourd'hui. Il est cependant plus sévère dans *les Lois* que dans *les Dialogues*. Mais c'est du point de vue social qu'il condamne alors la pédérastie plutôt que du point de vue moral. Attitude analogue à celle de l'Etat moderne envers le malthusianisme ».

Au temps de Socrate, déclare Proust, aimer un jeune homme était comme aujourd'hui entretenir une danseuse, puis se fiancer. Ce qui, en français courant, signifie que l'amour uranien était un usage auquel il était bon de se conformer dans sa jeunesse, avant de prendre femme.

Pour Xénophon, l'épouse est une ménagère. L'amour après le mariage va aux courtisanes : avant le mariage au compagnon d'armes, au camarade de palestre.

Ceci admis, il est bien inutile de discuter sur des nuances de sentiment : on peut admettre globalement que la civilisation hellénique tolérait et même approuvait cette forme d'amour contre laquelle notre sensibilité à nous se révolte avec tant de vigueur instinctive.

Mais les Grecs sont-ils seuls à approuver ? Et nous-mêmes, sommes-nous seuls à réprover ? C'est ici qu'il faut regretter que le cadre littéraire de l'auteur ait limité ses curiosités.

Essayons pourtant d'apporter quelque précision.

Là vérité semble être que les Grecs de l'époque socratique distinguaient avec soin la sodomie active et la passive. Celle-ci toujours méprisée, celle-là, au contraire, considérée avec bienveillance, pourvu qu'elle ne fût pas pratiquée avec un partenaire impubère. Dans ce dernier cas, non seulement le sentiment public vomissait l'infime, mais la répression entraînait en jeu.

Cette attitude du monde hellénique prend toute sa valeur si on la confronte avec celle d'une des plus grandes civilisations du monde, dont elle est à certains titres le prolongement, je veux dire de l'Égypte.

Je dois à mon ami le Docteur Ameline une documentation à peu près précise sur ce sujet ; je ne saurais mieux faire que de la transcrire en la condensant autant que les méandres de la pensée égyptienne peuvent se ramasser dans une formule explicite.

En premier lieu, une constatation : notre déchiffreur d'hiéroglyphes n'a trouvé dans toute la littérature égyptienne ni loi, ni procès concernant l'homosexualité.

Cependant la religion et la morale étaient d'accord pour la proscrire aux vivants. En effet dans la confession négative qui exprime les règles applicables aux *vivants sur terre*, le mort déclare expressément :

N'avoir jamais violenté de femme mariée ;

N'avoir jamais fornicqué avec un mâle.

Mais ils la recommandaient aux morts :

« Défunt X., on t'apporte ton ennemi, on permet que lu sois derrière lui, que tu te mettes sur lui, apparaissant reposant sur lui et que lui ne sodomise pas dans toi. »

Voilà distinguées les deux sortes de sodomie active et passive.

Seule l'active est, permise aux fidèles d'Osiris, mais la passive, toujours infamante, semble être le lot exclusif des étrangers vaincus.

Or, les rites funéraires égyptiens constituaient chez les anciens un moyen d'obtenir *la vie après la mort* et les dionysiaques (cultes dérivés de la religion égyptienne), ont pu se convaincre facilement qu'il leur fallait pratiquer *de leur vivant* ce qui n'était, que souhait pour les défunts. (Égyptiens d'Égypte).

D'ailleurs, en ce qui concerne ces vivants mêmes, on a toutes raisons de croire que le « mâle » auquel la confession négative se défendait d'avoir touché n'était que le mâle intact et non l'eunuque. Hérodote raconte avoir vu en Palestine des stèles égyptiennes où les vaincus étaient insultés par le Pharaon conquérant : par une catachrèse qui n'est pas sans analogue chez nous, il employait pour les désigner le mot même qui désigne les parties génitales de la femme.

Le mot « femme », hiéroglyphé par le triangle génital, désignait les lâches, les couards et les eunuques. Dès les premiers âges, on représentait l'Égypte sous la forme d'un taureau outrageant l'étranger vaincu.

Pourtant, un prisonnier émasculé perdant beaucoup de sa valeur marchande, on ne l'émasculait qu'en théorie, que verbalement. Si bien que la sodomie pratiquée sur un vaincu ou un étranger, même intacts, ne comptait pas comme une faute.

N'oublions pas d'ailleurs que les Égyptiens sont assez coutumiers des idées singulières : n'est-ce pas le dieu Toum qui, par un miracle de sa toute puissance, avait trouvé moyen de s'engendrer lui-même ?

Le plus ancien document historique connu, la Bible mise à part, le code d'Hammourabi fait mention de l'inversion sexuelle, au moins par allusion, et atteste une réprobation très nette de cette pratique, en même temps qu'il en trahit la fréquence dans les milieux même les plus relevés.

Dans le monde de l'Islam, l'homosexualité, théoriquement proscrite par le Coran, s'épanouit en fait en toute liberté. Pas seulement chez les Turcs ! Les petits danseurs schleuhs de Marrakech (Kif-Kif Fatma, ti sais, Monsieur !) n'évoluent-ils pas en toute liberté sous l'œil bienveillant de nos administrateurs ?

Et l'Annam ? et la Chine ? *et tutti quanti* ?

Mais François Porché, qui a limité son étude à la civilisation hellénique et à l'amour grec, ne veut pas lâcher la partie sans avoir discuté le coup. Sans doute, le divin Platon lui-même est tout imbu des conceptions homosexuelles ; mais voyez comme chez lui ce sentiment peut s'élever, atteindre au plus haut degré de la sublimation. Il peut, je cite Porché : « devenir un sentiment délicat et enthousiaste de l'adolescence, puis, en s'élevant, en s'intellectualisant de plus en plus, une union des esprits dans la contemplation de la *Beauté absolue*, en sorte que ce que l'amour homosexuel pouvait avoir d'inquiétant et de répréhensible à *son point de départ* disparaît totalement au cours de son ascension ».

A la faveur de la confusion classique, l'amour homo et quelquefois même hétérosexuel se mussant volontiers sous le masque de l'innocente amitié, le poète

ne tend à rien de moins qu'à nous montrer en ce que nous appelons l'amitié pure, la vraie, une forme plus ou moins larvée de l'homosexualité.

O Freud !... Voilà bien de tes coups !...

Malgré le brillant développement de ce point de vue mystico-clinique sur l'instinct masqué et l'amitié pure, qu'il nous soit permis de ne voir là qu'un jeu littéraire prestigieux, et qui n'est d'ailleurs pas fait pour simplifier la question.

Mais revenons à nos hannetons.



Nous voilà donc obligés de constater que toutes les civilisations, à part la judéo-chrétienne, tolèrent en fait l'uranisme, après l'avoir plus ou moins condamné pour le principe. Seul le christianisme se montre strictement impitoyable et il nous a élevés dans une telle discipline qu'elle nous semble aujourd'hui un des éléments essentiels de la dignité humaine.

Mais l'implacable férocité de la répression — au moyen-âge c'était le bûcher, puis ce fut la définitive mise au ban de la société — nous apparaît aujourd'hui comme indigne d'un peuple qui se respecte. De nos jours, d'abominables mécréants libérés des consignes de la Sainte Église se sont avisés de regarder de près ces sujets monstrueux et ils ont constaté que c'étaient des hommes comme les autres, à cela près qu'une fatalité physiologique avait dévié leur activité sexuelle, leur interdisant tout commerce avec la femme pour les jeter, ô horreur ! dans les bras de leurs frères masculins.

Chez les anormaux, à côté des attributs classiques, de la virilité, on constatait un développement paradoxal de caractéristiques féminines, tant au physique qu'au moral. Leurs confessions, recueillies dans les meilleures conditions de sincérité, montraient en eux de pauvres êtres opprimés par la tyrannie du plus grand nombre, obligés de renoncer aux exigences les plus essentielles de leur nature, parce qu'elles n'avaient pas le même objet que celles de leurs voisins.

On avait découvert l'inverti-né, l'inverti constitutionnel, et pour tous les gens de bonne foi, il devenait simplement monstrueux de le contrarier dans l'exercice de ses appétits, de lui faire aucune peine, même légère.

Soyez bons pour les anormaux ! tel fut le mot d'ordre... Et tout récemment, la simple greffe orchitique est venue montrer que le chirurgien pouvait plus, pour la guérison de tels monstres, que toutes les foudres de la Sainte Église ou de la Réprobation laïque.

Ainsi, ce n'étaient plus des monstres répugnants, c'étaient des sujets pas comme les autres, des types dénués de banalité. Et pendant que les psychiatres berlinois et viennois poursuivaient leurs observations, le public, un certain public, s'intéressait aux confidences de ces messieurs.

Aujourd'hui, nous savons que tout comme l'Eros de Cythère, l'Eros uranien comporte une gamme infinie de sentiments. Depuis le stade le plus rudimentaire de l'amour-sensation dans toute sa brutalité jusqu'à la sublimation la plus vaporeuse des platoniciens exaspérés. Comme son confrère et au même titre que son confrère, l'uranien peut cristalliser tout ce que l'esprit humain comporte de plus noble, de plus désintéressé, de plus généreusement cordial et de plus purement esthétique.

Il n'y a en somme que *l'objet* de l'amour qui est changé : hétérosexuel en deçà de notre morale, homo au delà. Mettez au féminin le nom de l'aimé dans n'importe quelle idylle homosexuelle et vous retombez dans l'idylle la plus normale du monde.

La question des invertis doit-elle donc en bonne logique être résolue dans le sens de la tolérance la plus large, comme le réclame Corydon et avec lui toute la gent uranienne ?

Il en serait ainsi si celle-ci ne contenait que des invertis-nés. Mais tel n'est pas le cas... Il s'en faut. Il s'en faut même de beaucoup. Les invertis-nés sont, on peut dire, l'exception.

Le gros de la troupe est en effet constitué par ce qu'on peut appeler les invertis d'occasion.

Un sujet notoirement normal peut devenir homosexuel par suite de cristallisation spéciale lors de l'éclosion de la puberté, soit par le jeu des circonstances (qui déterminent également les fétichismes divers), soit par l'action de curiosités vicieuses ou de fréquentations spéciales.

Ces derniers sont les invertis pervers. Il n'est pas douteux que la promiscuité avec certains milieux où l'homosexualité apparaît comme un simple succédané destiné à suppléer au manque de femmes, ou avec d'autres où elle n'est que perversité pure, peut déterminer des vocations d'homosexualité perverse. Sans doute se passe-t-il ici ce qui se passe chez n'importe quel toxicomane, chez le jeune fumeur par exemple.

Le débutant qui tire sur sa première pipe est mû par le désir de faire l'homme, de faire comme son papa, comme son grand frère. Mais on peut admettre que l'amour du tabac n'est pour rien dans son geste. Tant s'en faut ! Le néophyte est même profondément dégoûté par cette odeur qui lui retourne les entrailles, ce vertige qui le fait vomir et syncoper. N'importe, il n'y a que le premier pas qui coûte. Demain, ça ira moins mal. Dans huit jours, ça ira mieux... et dans quinze, il sera devenu un prosélyte forcené. Il trouvera même, s'il a quelque lyrisme, des tirades ailées pour célébrer la pipe. Tant il est vrai que l'homme a de merveilleuses facultés d'accommodation.

J'entends bien que l'honnête conformiste, orthodoxe en amour, se révolte avec indignation à l'idée qu'il pourrait, qu'il aurait pu... Je lui demande de bien vouloir écouter une histoire... vécue.

✂

C'était bien avant la guerre, aux beaux temps de la monarchie habsbourgeoise.

Un jeune garçon qui pouvait avoir dans les seize ans, valet de chambre de son métier, s'étant un jour égaré dans la banlieue de Vienne, se trouve prestement ramassé par des inconnus. On étouffe ses cris, ou surmonte sa résistance. Le voilà embarqué dans une voiture fermée qui roule vers une destination inconnue.

C'est un enlèvement en règle. Des brigands ? Ces mystérieux ravisseurs n'ont pas l'air de méchantes gens. Ils ne font aucun mal à leur captif, à cela près qu'ils l'empêchent de s'échapper et d'ameuter les populations sur son passage.

On arrive enfin dans un château entouré d'une vaste propriété. Pas de voisins. Des salles seigneuriales, des meubles de style. Des tapis, des tapisseries. Luxe, confort, isolement. Le Maître de céans, le Baron lui-même ne tarde pas à apparaître, et avec des paroles gentilles calme l'émoi du jouvenceau. Tout ce qu'il pourra demander lui sera offert. Tout ce qu'il pourra désirer lui sera accordé !

Plus même... Beaucoup plus... Car nous voici en plein conte de fées ou plutôt en pleine aventure mythologique : c'est Jupiter lui-même qui vient de faire enlever Ganymède.

Mais ce Ganymède-ci ne débarque pas du Pirée. C'est un jeune mâle terriblement normal quant aux appétits sexuels. Il n'entend pas le grec. Il se révolte, avec véhémence. Il crie, il tempête. Il fait si bien que Jupiter désolé se voit obligé de l'enfermer... Oh ! dans une cage dorée... mais de l'enfermer strictement. Et chaque jour, Ganymède reçoit la visite d'un Jupiter de plus en plus énamouré, tendre, généreux, prêt à tout pour plaire à l'objet élu.

Que pensez-vous qu'il arriva ? Au bout de six mois de ce régime, Ganymède, la rage dans le cœur et du reste quelque peu violenté, fut bien obligé de s'incliner devant l'inévitable : il renonça à faire le méchant.

Jupiter était un amant prévoyant : ce ne fut pas avant six nouveaux mois de soumission effective qu'il consentit à ouvrir la cage à son prisonnier.

Hélas ! trois fois hélas ! celui-ci n'avait plus aucune envie de s'envoler.

Ils vécurent donc heureux...

Mais Jupiter n'était qu'un baron autrichien. Peu d'années après cette aventure, il rendit pieusement son âme au Seigneur, laissant l'ex-valet de chambre (devenu son fils adoptif) seul et unique propriétaire de tous ses biens.

Et que pensez-vous que fit le nouveau Seigneur si merveilleusement délivré de son abject bourreau, de son infâme tortionnaire ?

Son premier soin, lorsque les délais moraux furent écoulés, lorsqu'il eut pleuré comme il convenait son pauvre « père », ce fut...

D'envoyer ses gens lui chercher et lui ramener de gré ou de force quelque gentil adolescent...



Il semble bien que nous soyons maintenant en mesure de mener contre l'ennemi une attaque frontale décisive.

Corydon ou plutôt André Gide, ayant au mépris de toute pudeur déclaré que l'homosexualité, loin d'être une monstruosité, un vice, était la chose la plus normale, la plus recommandable du monde, et ayant essayé de nous le prouver par raison démonstrative, c'est André Gide que nous combattons d'une façon courtoise, mais implacable.

Axiome liminaire, selon Gide : c'est une erreur de ne voir dans l'amour humain qu'une forme de l'instinct de reproduction. Loin d'être confondus, l'instinct de procréation et la poursuite du plaisir iraient se dissociant de plus en plus à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres (?)

Évidemment, voilà une de ces réflexions qu'il vaut mieux éviter de faire en récitant son catéchisme ! Ce n'est pas ce qu'on peut appeler une pensée de père de famille...

Mais ne serait-ce pas une simple vue de l'esprit ? François Porché est bien bon de suivre A. Gide sur ce terrain où l'on confond délibérément la cause immanente et la cause immédiate. Existe-t-il au monde un seul animal, y compris l'homo sapiens ! qui dans l'activité sexuelle ne soit poussé par l'appât de la volupté ? M. Gide croit-il que les hétérosexuels disent à leur compagne : « Viens que nous assurions l'avenir de la race !... » et que seul le philosophe hautement évolué est capable de penser ou de dire : « On va passer un bon moment !... »

S'il en est ainsi, M. Gide se trompe. Et il se trompe également quand il parle d'élévation dans l'échelle des êtres. N'exagérons rien. S'apparenter avec le coq, le pigeon, le chien, le bélier, le bouc, voire le chat, le canard et le hanneton... y a-t-il de quoi s'enorgueillir tellement ?

Cependant M. Porché veut bien passer outre. Mais lorsque Corydon ajoute : la quête du plaisir et les fins de l'espèce se trouvant ainsi différenciés, l'homosexualité cesse d'être une chose antinaturelle : halte-là !...

Vainement Gide établit que les animaux (certains au moins) se livrent tout naturellement à ce jeu...

Porché reconnaît les faits qui sont patents. Mais il ne va pas pour ça reconnaître que l'homosexualité soit une chose naturelle... Ah mais non !...

« La cause de l'animal et celle de l'homme ne sont, dit-il, pas liées le moins du monde... pour cette bonne raison que l'homme n'est pas un animal... ou plus exactement, ce n'est pas un animal comme les autres... c'est un animal moral. »

Pardon ! pardon ! Je ne sais pas si François Porché est très content de cet argument, mais, quant à moi, je le trouve déplorable pour de multiples raisons.

Nous discutons présentement pour savoir si une chose est naturelle ou hors nature. Gide cite des faits que vous ne pouviez nier et vous me répondez en parlant d'autre chose... Tenez-vous toujours que l'homosexualité soit un fait hors nature ?... Il va donc falloir admettre qu'il y a dans la nature des choses qui sont hors nature ?

Ce n'est pas là logomachie. Il faut être beau joueur, M. Porché, avouer que le mot hors nature, qui est consacré par l'usage, est un mot impropre, qui avait simplement pour but d'exprimer l'énergie de votre réprobation. Vous auriez dû dire simplement : l'homosexualité est une chose immorale !...

Seulement, voilà... c'était s'engager dans une autre affaire. Vous, lui, moi, tous, nous savons que la morale n'est pas une chose absolue. Cela varie avec le temps, le climat, la latitude. Les Egyptiens considéraient le mariage du frère avec la sœur comme le mariage idéal. Un préfet de Versailles offrait, une prime aux familles *les moins nombreuses* dans le cours même du XIXe siècle. Nous avons changé tout cela, soit.

N'empêche que beaucoup de « morales » ont toléré sinon approuvé l'homosexualité : la nôtre est même à peu près la seule à ne pas vouloir l'admettre.

En sorte que le mot immoral, que nous devrions substituer à l'ancien mot hors nature, signifie une chose qui me dégoûte, moi, aujourd'hui, mais qui peut-être ne m'a pas dégoûté hier et ne me dégoûtera pas demain.

Non, non, cet argument ne me paraît pas de très bonne trempe. Mais cela n'empêche pas que vous avez eu cent fois raison de pousser votre cri d'alarme, et les conclusions de *l'Amour qui n'ose pas dire son nom* n'en demeurent pas moins très éloquentes : « L'Impudeur d'un pédéraste disons d'un sodomiste a quelque chose de particulièrement antipathique à nos mœurs. »

Et lorsque, croyant nous embarrasser, Gide nous demande :

— Au nom de quel Dieu, de quel idéal, me défendez-vous de vivre selon ma nature ?
— nous lui répondons en citant son ami et coreligionnaire Oscar Wilde : « Le grand plaisir du débauché, c'est d'entraîner à la débauche. »

C'est-à-dire que, selon la détestable coutume de ceux qui ont un vice (ou une, foi quelconque) les homosexuels n'ont pas de plus grande joie que de propager leur vice en recrutant de nouveaux adeptes. Ce qui nous autorise, nous, simples hétérosexuels, à nous considérer comme en état de légitime défense, au nom du droit imprescriptible des majorités.

Car c'est un fait : nous disposons encore de la majorité !

Marcel Réja (1)

(1) Marcel Réja est le nom de plume du psychiatre Paul Meunier.